

La palombe noire

Alain Dubos

LA PALOMBE NOIRE

Du même auteur

La rizière des barbares, Julliard 1980, Bookelis 2020
 La Fin des Mandarins, Julliard 1982
 Et tu franchiras la frontière..., Julliard 1983
 L'Embuscade, Presses de la Cité 1984
 Les Seigneurs de la Haute Lande, Presses de la Cité, 1996
 La Palombe noire, Presses de la Cité, 1997
 La Sève et la cendre, Presses de la Cité, 1999
 Le Secret du docteur Lescat, Presses de la Cité, 2000
 Constance et la ville d'hivers, Presses de la Cité, 2007
 La mémoire du vent, Calmann-Lévy 2010
 Sans Frontières, Presses de la Cité, 2000
 Acadie, terre promise, Presses de la Cité, 2002
 Retour en Acadie, Presses de la Cité, 2003
 La Plantation de Bois-Joli, Presses de la Cité, 2005
 La Baie des maudits, Presses de la Cité, 2005
 Les Amants de Saint-Laurent, Presses de la Cité, 2009
 Vietnam, Timée 2008, (Photographies de Louis Monnier)
 Cambodge, Timée, 2009, (Photographies de François Poche)
 Landes de terre et d'eaux, Passiflore, 2011
 La Corne de Dieu, Calmann-Lévy, 2012
 La ferme de Bonne-Espérance, Calmann-Lévy, 2013
 Blou, des plaines à la mer, Ed. de la francophonie, 2013

 Théâtre.
 L'affaire d'une vie, 1981
 Un Roy sans Acadie, 2013

CHAPITRE 1

Juillet 1914.

Petit-Jean se mourait. Cela faisait dix jours pleins que le benjamin de Marie-Marthe Capestang, le poussin sacré couvé dans les duvets de l'Argilière, baguenaudait entre les ondes d'une fièvre typhoïde. Ainsi frappé par la maladie, l'ange donné par Dieu à sa mère treize années auparavant se flétrissait un peu plus d'heure en heure, veillé successivement par tous ceux que la nouvelle faisait accourir au " Château ". Par instants, pourtant, le regard exfiltré de ses paupières, étrange, comme habité par des idées de mort sereine, laissait croire à un possible réveil, mais le docteur Marsan hochait la tête, navré.

- Il faut attendre, hélas, et espérer, répétait l'homme de l'art, comme pour conjurer son impuissance.

Marie-Marthe Capestang entra dans la chambre. Etait-ce la cinquantaine largement passée, qui alourdissait son corps aux parties médianes, et marquait ses traits forts de duègne espagnole ? ou quelque deuil à venir qu'en secret elle préparait ? La maîtresse de l'Argilière avait depuis peu

abandonné les robes à la mode, serrées à la taille et soufflées à la chute des reins par d'affriolants faux-culs, pour se vêtir comme ses métayères, de simple lin aux couleurs sombres, parfois piqué, banale fantaisie, de pois blancs ou beiges.

Déjà, elle s'était assise en tête de lit, priant, la main sur le front de son fils, la hanche contre sa joue.

- Mon Dieu, rien ne se passe, se lamenta-t-elle.

Elle était de grande taille, le chignon grisonnant, le profil marqué par un nez gascon, busqué, les doigts déformés aux jointures par les premières attaques de l'arthrose. Marsan la traitait à l'Aspirine, un ester salicylé dont il disait grand bien. Malgré cela, la maîtresse de l'Argilière portait en permanence sur le visage l'expression d'une austère et douloureuse contrainte que la maladie de son fils préféré mâtinaït ces jours-là de désespoir, réel et bien profond.

Le docteur Marsan restait bras ballants, lâchait par intervalle des tss...tss... désolés. Vieil ami de sa famille, cousin, même, il venait tous les deux jours de Saint-Sever assister à la lente plongée de son jeune patient. Ses traitements demeuraient désespérément palliatifs, sérums injectés sous la peau du ventre, humidification régulière de la langue et de l'intérieur de la bouche, et absorption forcée de quinine en sachets que le malade rejetait chaque fois, manquant s'étouffer.

- Et cette chaleur, qui augmente de jour en jour, soupira Marie-Marthe, pareille canicule, quand on souffre de fièvre, ne doit pas être très bon...

Elle caressait son petit, versait sur lui ses larmes, dont rien ne semblait pouvoir tarir le flot. Jamais sans doute pareil chagrin ne s'était ainsi épanché sous le toit de la vieille demeure. Et puis il y eut soudain une sorte de miracle - les heures de prière consenties de jour comme de nuit par la maîtresse du lieu avaient-elles porté leur fruit, enfin ? - et les

lèvres de l'enfant se desserrèrent pour laisser passer autre chose que des plaintes.

- Mon ange, mon ange, que dis-tu, parle.

Marsan s'était penché à son tour, et Yvonne, la servante, aussi. Le petit avait murmuré quelques mots, ou un seul, son regard exprimait, pour la première fois, un sentiment qui ressemblait à de la terreur, donc à de la vie.

- Mon petit, mon biquet.

On humecta ses lèvres, Marsan releva le buste du malade, qu'il appuya contre des oreillers. Jean Capeatang s'animait. La servante tomba à genoux sur le prie-Dieu qui jouxtait le lit.

- Adrien....

Marie-Marthe n'avait pas compris, toute en tumulte devant la bouffée de conscience qui tout à coup, lui rendait son fils.

- Je crois qu'il réclame son frère, dit le docteur Marsan.

- Mais ils sont là.

- Les aînés, certes, dit le médecin, mais pas Adrien. Votre fils demande son frère Adrien.

Marie-Marthe n'y croyait pas, et dût coller son oreille tout contre la bouche de Jean pour entendre à nouveau son fils prononcer ce prénom qu'elle reconnut, cette fois.

- Adrien, répéta-t-elle, interloquée, et pourquoi, mon Dieu ?

Marsan prenait le pouls de l'enfant, qu'il trouva apaisé. Peut-être le tephos qui tenait Jean Capeatang hors du monde, depuis des jours, allait-il s'estomper, avant de disparaître tout à fait. Rien n'était gagné pour autant, mais il s'agissait là d'un signe important, le premier d'une possible rémission de la maladie.

Marie Marthe s'était redressée et cherchait le regard de son cousin, incrédule.

- Et bien, ma chère, dit Marsan, bonhomme, dans la mesure où vous n'avez jamais refusé grand-chose à cet enfant, il va sans doute falloir faire chercher votre fils Adrien.

Il observait Marie-Marthe du coin de l'œil. Elle, trahissait des sentiments divers, surprise et contrariété, et la joie, aussi, d'assister à un commencement de guérison.

- Vous avez là François, avec son automobile, reprit le médecin. Il fera cette course, pour Jean.

- Oui, dit Marie-Marthe, c'est cela, François ira.

Adrien Capeatang fauchait depuis le lever du soleil le demi-hectare de seigle arraché mètre après mètre à la terre ingrate de Iéna. Arc-bouté sur le large outil qui lui ouvrait passage entre les épis, il traînait comme un boulet sa jambe droite, celle qui depuis l'enfance ne lui servait à rien sauf à décrire à son côté d'épuisants demi-cercles. La chemise de lin gris trempée de sueur, collée à son buste, il allait, ahanant, le long de ses sillons.

D'autres, plus vaillants, ou simplement épargnés par les paralysies qui frappaient volontiers les tout-petits de Gascogne, au carrefour des deux siècles, auraient depuis longtemps gagné sur la lande humide de quoi nourrir en grains leurs gens et leur volaille. Et le marais déjà séché partout ailleurs par la forêt eût, là aussi, reculé. Mais le jeune maître de Iéna régnait sur l'un de ces déserts vaseux, vestige, entre les parcelles de pins, de l'ancienne lande des bergers. Retiré, seul, et le plus loin possible de la magistère chalossaise, l'Argilière, où régnait, couvrant de son ombre le reste de la famille, lou meste, Joseph Capeatang, son père.

- Aï, dio ...

Il se trouvait orgueilleux, à vouloir survivre ainsi, mais ce sentiment l'aidait à avancer entre les épis. Les métayers de grande lande l'appelaient l'escamarlat, le bancal,

l'estroupiat. Sans doute avaient-ils un peu pitié de lui, lorsqu'ils le voyaient peiner, et s'arrêter tous les dix mètres pour reprendre son souffle.

- Ca m'est égal....

Ces mots rythmaient son geste. L'œuvre était dérisoire : labourer, pour l'ensemencer, une matrice de sable sans la moindre générosité, une des terres les plus arides de toute la Gascogne, Iéna. Parfois, Adrien Capestang contemplait le résultat de sa besogne ; l'envie lui venait alors de laisser tomber sa faux, d'aller s'enfermer dans la maison, avec ses livres, pour ne plus en sortir. Et puis le sentiment d'être libre, maître chez lui, finissait par l'emporter. La tête en feu sous le soleil triomphant de ce mois de Juillet 1914, il se remettait alors à l'ouvrage.

Nul orage ne s'annonçait, et cela durait maintenant depuis des jours. Au nord et à l'est, aussi loin que pouvait porter le regard, le ciel blanc mêlait à l'horizon ses confins à ceux de la lande. La lumière y était intense, que le regard supportait avec peine. Ce plomb dardé, sans filtre sur la terre, pesait encore plus sur les épaules de Capestang. Bouche sèche, comptant mentalement la maigre moisson qu'il lui faudrait ensuite lier en gerbes, et battre à l'ombre de la maison, le jeune homme avançait à sa façon d'infirme. Il calait son pied droit contre les mottes, pour éviter les glissades, et donner un peu de force à ses bras.

Il s'arrêta, pour souffler un peu. Devant lui s'étalait la perspective de son labour : quinze sillons d'une centaine de mètres de long. Telle était l'emprise de la seule et unique parcelle céréalière de Iéna. Il les avait creusés à l'automne, derrière les mules des Carrère, ses voisins de Bordeneuve. Métayers de Joseph Capestang, ceux-là devaient aussi, au même moment, faire les mêmes gestes, et avec eux, Henri, son

"jumeau" paysan, né la même semaine que lui. Adrien soupira. Les Carrère n'auraient pas engagé, même comme ouvrier-brassier, le *galitor* (faible) ni maître-ni pareil à eux, qui s'obstinait à fertiliser sa lande pelée, au lieu de réclamer, loin vers le sud, sa part de grasse Chalosse.

- C'est son affaire, murmuraient-ils.

La journée, et celle de demain, il me faudra bien ça, pour en terminer, pensa le jeune homme, en reprenant son rythme. Il avait appris à affronter, seul, cette épreuve de la saison torride, assoiffante, qui nourrissait à l'intérieur de son crâne un douloureux et permanent brasier. Le résultat en serait cette année-là une douzaine de sacs qu'il joindrait à ceux des Carrère, pour son pain de l'hiver. Pour le reste...

Le reste. Capestang leva les yeux, et ce qu'il vit le fit se redresser un peu. Au-delà du champ de seigle, commençait, vers le nord et l'est, une lande de sable et d'eaux dormantes que parcouraient les moutons en liberté des Carrère. Il était impossible de distinguer le fond d'un aussi vaste espace. Sur plus de cinq cents hectares, nulle pinède, ni la moindre futaie, pas même la silhouette décharnée d'un chêne, ne venaient rompre la morne et rigoureuse platitude de ce reliquat du pays d'avant. Royaume... Le mot vint battre aux tempes du faucheur. Là, survivait à la rage forestière qui depuis quarante années, broyait gens et paysages, une réserve de chasse peuplée de limicoles et de lièvres, de lapins et de canards sauvages, que rejoignaient parfois, en transit d'une pinède à l'autre, chevreuils et sangliers. Commune à Iéna et à Bordeneuve, une parcelle de chênes, de hêtres et de pins abritait une palombière, rompant, vers l'ouest, la platitude de ce décor.

Un royaume. Adrien cligna des yeux. Ce trésor dédaigné par les industriels du bois valait bien que l'on s'échinât à y produire quelques miches de pain gris. A Iéna,

maître de ses collets et de ses matoles, il traquait la bécasse et l'arlequin, pistait le tendre marcassin, tirait le chevreuil et devenait, à mesure que passaient les mois, carnivore presque exclusif.

- De la viande, Capeatang ! Si tu veux vivre, il te faut manger de la viande !

Le petit tubard de Chalosse aurait fait plaisir à ses médecins.

- Et du pain, aussi, pour pousser la viande dans l'assiette !

L'automne viendra bien, pensa-t-il. La perspective des pluies qui gonfleraient les marais, et des brumes, pour masquer ses approches du gibier, lui donnait un peu de force. L'automne, et la fin de cette chaleur au sein de laquelle il étouffait.

- Et bé, mon petit Scrof, macaréou ! On ne reconnaît pas son frère ?

Adrien sursauta, puis se retourna, manquant perdre l'équilibre. Debout derrière lui, les mains sur les hanches, se tenait, hilare, un grand diable au front ceint d'un casque de cuir et d'une paire de lunettes de course, rondes et noires. Il portait une houppelande en peau et poil de mouton, par-dessus un habit qu'un long voyage avait transformé en chiffon. Son large visage de hussard, au regard de charbon, barré par une épaisse moustache, rayonnait.

François ! Le seul de ses frères avec lequel Adrien allât en paroles au-delà de quelques convenances sur le temps ou les crues de l'Adour. Il avait à peine vingt huit ans et tout lui réussissait depuis toujours, au point que les mauvaises langues parlaient, même chez les proches, d'enrichissement suspect et pour le moins, de spéculations peu avouables, entre Bordeaux et Paris.

Adrien tendit la main, reçut contre sa joue la masse fraternelle, pour une embrassade à fort relent d'huile de vidange. - Je ne t'ai pas entendu arriver, s'étonna le cadet.

- Je me suis arrêté sur le chemin de Saint-Yaguen, expliqua l'aîné, mes passagers désiraient se dégourdir les jambes.

- Tes passagers....

Cela faisait bien une année pleine qu'Adrien n'avait croisé son frère. C'était " en haut ", à l'Argilière pour une de ces réunions de famille que le solitaire de Léna fuyait comme la peste. Et là, en plein Juillet, sous le soleil au zénith, François Capeatang lui apparaissait soudain, avec un air d'aviateur cherchant son appareil.

- Laisse donc tomber cet outil de paysan, Adrien, et suis-moi. Au fait, ajouta-t-il, tu dois savoir que notre Petit-Jean est pris d'une de ces mauvaises fièvres. Tout le monde, et le cousin Marsan avec, pensait qu'il allait passer. Et quoi ? Le miracle. Mon Scrof, le biquet de Madame Mère s'est éveillé, ce matin, avec un seul mot, répété à l'envi : Adrien, Adrien. Dans le coma depuis dix jours pleins, c'est toi qu'il appelle au moment où il en sort. Alors, on t'attend, là-haut, et puis le vieux Maître a, paraît-il, des choses à nous dire. J'ai pour cela ramené de Bordeaux notre sœur Agnès, avec son mari. Enfin, tu vas voir.

Interloqué, Adrien le suivit, ce qui n'était pas facile car François Capeatang, qui passait pour un homme pressé, avait la démarche rapide. Lui, Adrien, avec sa jambe gauche qui lui refusait son appui, ne pouvait aller à son pas. François se retourna.

- Ah, c'est vrai, mon petit Scrof, j'oublie, désolé.

Scrof... Adrien aussi oubliait, entre deux rencontres. Mais ce frère ne manquait jamais de le lui rappeler dès le premier sourire. Au début, cela avait été Squeul, un sobriquet

pour la maigreur due à la tuberculose. On comptait les côtes d'Adrien avec le doigt. Puis étaient apparus quelques scrofules, à l'aine, des ganglions d'abord rénitents qui s'amollissaient par le milieu, et finissaient par fistuliser, et libérer leur glu marron. Les infirmières d'Hendaye les asséchaient, l'un après l'autre, à grand renfort de mèches. Squeul était devenu Scrofule, puis...

- Scrof, mon petit Scrof.

Nul autre que François, inventeur de ce raccourci clinique, ne s'était hasardé à réutiliser ce surnom pour cadavre en sursis. Même Louis, l'aîné de tous, ne s'y risquait pas. Il maintenait depuis ces temps anciens une distance vis-à-vis d'Adrien à peu près égale à son indifférence. Seul François, le second des Capeatang, pouvait donc sans craindre une colère destructrice dont Adrien avait le secret, utiliser son affectueuse trouvaille.

Il prit Adrien par les épaules, et le soutint. Ensemble, ils firent ainsi, lentement, un bout de chemin, jusqu'à une automobile stationnée à l'ombre des chênes de l'airial.

- Chenard et Walker, 1913 ! triompha François. Elle arrive directement de Gennevilliers - il répéta, admiratif – Gennevilliers ! Chassis 12 HP léger, 4 cylindres, puis, à l'oreille de son frère, il ajouta : six mille deux cent dix francs, ça reste entre nous deux, mon petit Scrof, je ne veux pas qu'on jase. Maintenant, regarde ce qu'il y a dedans.

Adrien se pencha. Sous la capote arrière, couverte de mouton comme le conducteur, et assez chiffonnée elle aussi, une jeune femme au visage piqué de roux les attendait. François l'aïda à mettre pied à terre.

- Mademoiselle Minou, ajouta-t-il en guise de présentation. Enfin, pour les intimes, comme toi, sinon, c'est Mélanie. Lui, c'est mon frère sauvage, l'homme des landes

perdues, Adrien dit le Scrof, mais ça, c'est pour moi, seul. Où sont les deux autres; Agnès et Alexis ?

- Vers la maison, dit-elle en montrant la direction d'un geste évasif.

La jeune femme refaisait son chignon, et Adrien restait coi. Son regard glissait de la voiture à l'inconnue. Quel culot ! Passe encore pour la Chenard, qui devait coûter une coupe de cinquante ou soixante hectares de pins. Mais introduire une nouvelle venue au beau milieu de ce qui pouvait être les préparatifs d'un deuil, une Mademoiselle Minou chez les Capeatang, en plein drame ! Cela frôlait le sacrilège.

C'était François. Le cyclone que rien n'arrêtait. Envers lui, Marie-Marthe et Joseph, ses parents, avaient depuis longtemps abdiqué toute prétention d'autorité. Était-ce à cause de sa carrure de joueur de rugby - il avait été champion avec le Sporting Bordeaux Université Club - ou parce que sa mère avait un jour décidé de ne plus se ronger les sangs en attendant ses retours de course landaise, reins brisés, le corps bleu d'hématomes ? Combien de fois l'avait-elle vu arriver courbé comme un centenaire, accroché aux murs, crispé par des douleurs qui le faisaient grimacer, mais toujours rieur, provocateur, pitre. Comment pouvait-on ne pas l'aimer, lui pardonner ses excès, lui qui trouvait le moyen de réussir ses études de Droit sans avoir l'air de s'y intéresser, et qui gagnait de l'argent comme d'autres repéraient les cèpes, ou les trèfles à quatre feuilles ?

- Allons les chercher, dit-t-il.

- Non, coupa Adrien, comme dégrisé. Restez là.

Il se détourna et marcha vers la maison. L'idée qu'Agnès, en compagnie de son mari, était entrée dans Iéna, sans y avoir été invitée, lui était insupportable. Cela remontait aux années qu'Adrien avait passées dans les sanatoriums

d'Hendaye. Agnès, son aînée d'à peine un an, l'avait peu à peu oublié là-bas. Comme d'autres, de l'Argilière, et d'ailleurs.

Il marcha vers la maison, traversa l'airial de chênes que bordaient cabanes à outils et poulailler perché, aperçut dans la lumière crue de midi les silhouettes d'Agnès et de son mari, quittant la pièce commune, et qui venaient vers lui.

Dans sa distribution de grâces physiques, le Seigneur avait assez négligé son Agnès Capestang. Mais il avait compensé en la dotant d'une assez belle âme, dévouée, comme celle d'une infirmière, ou d'une dame d'œuvres. Elle avait une spiritualité d'enfant, et le tout formait une personnalité simple et naïve, sans aucune méchanceté.. Adrien s'arrêta. Sa colère retombait aussi vite qu'elle était montée.

-Eh, mon frère du bout du monde !

Elle avait le nez fort, et camus, les lèvres minces des femmes de sa lignée, la taille fine. Son corps bien modelé était porté par des jambes épaisses aux mollets de coq, heureusement dissimulés sous une robe au large plissé. Son buste était celui d'un éphèbe, sans autre relief qu'une musculature d'athlète. Elle marchait à pas d'homme, depuis sa tendre enfance, " mon cinquième gouyat ", disait son père à la voir ainsi marteler le sol de ses talons.

Adrien leva la main, pour un bref salut.

- Il fait vraiment très chaud, s'excusa-t-elle lorsqu'ils se furent approchés d'Adrien, Alexis et moi sommes allés prendre le frais à l'intérieur.

- Quelle apocalypse, mon pauvre beau-frère, renchérit son époux, ta maison est un havre salvateur.

Adrien hocha la tête. Alexis Montabaud était déjà près de lui, pour une de ses poignées de main furtives, un peu molles, et du bout des doigts. L'homme n'avait ni âge - sauf les trente huit ans annoncés par son extrait de naissance - ni origine certaine. Rond de visage et de ceinture, la calvitie

avancée, les yeux en perpétuelle alerte derrière de petites lunettes, il avait, pour son mariage avec Agnès, fait venir de Paris, quatre années auparavant, une gorgonne assez vieille et très desséchée, à fort accent moldave, qu'il avait présentée à tous comme sa mère, ce qui était possible, après tout. Cette Houria avait donc un fils, unique, né à Damas, et de père mystérieux - " Montabaud, vraiment ? " avait douté Joseph Capestang avec un demi-sourire.

Agnès en était amoureuse. Il était médecin-psychiatre des Hospices de Bordeaux, et prenait petit à petit sa place dans la famille. Depuis les épousailles, Adrien ne les avait pas revus.

- François t'a dit, pour ton jeune frère ? s'inquiéta Montabaud.

Adrien soutint le regard vaguement moqueur que son visiteur posait sur lui. Ce tutoiement, et le reproche, dans la voix, de n'être pas au courant de la maladie qui à trente kilomètres de là, terrassait le benjamin des Capestang, l'indisposaient, soudain. Il maugréa quelque chose, s'interposa entre le couple et la maison, ce qui eut pour effet d'amuser Agnès. Elle pointa vers lui son ombrelle, en étouffant un rire.

- Mon Dieu, fit-elle de sa voix acidulée que pimentait une pointe d'accent, nous n'allons pas nous installer ici pour la semaine, tu peux te rassurer. Toujours aussi sauvage, mon pauvre cadet.

Ils avaient partagé leur enfance. Très vite, l'exil d'Adrien à Hendaye avait brisé net leur complicité. La fille était demeurée sous la seule autorité des deux grands. Le temps avait alors achevé son travail de destruction. Adrien et sa sœur n'avaient en vérité plus rien à se dire, pas même le souvenir d'un secret autrefois partagé.

- Je n'aime pas trop que l'on entre là-bas, c'est tout, grommela Adrien, le visage à nouveau fermé.

- Même pour y chercher un peu de fraîcheur ? lui demanda le médecin, qui transpirait généreusement, du front, du cou et des aisselles.

- La fraîcheur, ironisa le boiteux, elle ne manque pas sous l'airial, et derrière, encore, dans la pinède, deux cents hectares d'arbres de tous âges, ça en fait, de la fraîcheur.

Agnès s'impatientait, son sourire avait pâli. Cela faisait des lustres qu'elle avait renoncé à comprendre Adrien, son mutisme ordinaire entrecoupé de grondantes colères, la chape de défiance qu'il avait installée sur ses relations avec sa famille, et ce défi d'un éloignement qu'il avait l'air d'assumer plutôt mal. Un cas intéressant pour le docteur Montabaud, sans doute, mais bien difficile à supporter, pour les proches.

- On te verra tantôt à l'Argilière, tout de même ? s'inquiéta la jeune femme. Petit-Jean...

- Je sais, je sais, Petit-Jean, ses fièvres., et moi, je n'ai donc pas d'ouvrage, par ici ? Je monterai en Chalosse, oui, lorsque j'en aurai terminé. Tantôt, ou demain, est-ce que je sais, moi ?

Agnès haussa les épaules et s'engagea dans le chemin, à la rencontre de François, qui progressait derrière la fumée d'un cigare.

- Ah, la famille ! C'est beau ! s'écria le jeune homme.

Bras écartés, il feignait d'ignorer les mines crispées et les regards plus ou moins furibards des autres.

- Adrien, je suppose que tu rejoindras de ton côté, ajouta-t-il dans un sourire complice. Puis à sa conquête, qui le suivait à quelque distance : " c'était Iéna, charmante amie, sept cents hectares en grande lande, dont la moitié d'un seul, et encore, donne quelque chose à manger. Bravo, mon Scrof ! "

Il partit d'un grand rire. Puis, triomphant.

- Fin de la visite ! Prochaine étape, la Chalosse, ses vertes collines, ses volailles grasses, la lumière de la civilisation, après la vaste nuit des préhistoires. En route !

Adrien regarda s'éloigner la petite troupe. La perspective du long voyage vers l'Argilière, quatre heures de cheval, sous le soleil, ne l'enchantait guère. Son frère avait la fièvre, la belle affaire, on trouverait bien un médecin pour la lui faire tomber. Quant à Joseph Capestang, qui avait des choses à dire à sa tribu, que ne s'était-il déplacé à Iéna pour cela ?

Il scruta le ciel. La menace d'un orage l'eût poussé à faucher de plus belle, mais non, en haut, ce n'était que le bleu délavé des canicules, et le silence que le bruit rauque du moteur troubla. Adrien avait soif. Un tiers d'hectare mis en culture, je m'en fous bien, pensa-t-il en regagnant l'ombre de la maison.

- Iéna, c'est la lande, ma lande.

Ses reins lui faisaient mal, autant que sa jambe. Il but, longuement, au col d'une outre, goûtant la paix revenue sur sa terre. Pour quelle raison son jeune frère, inconscient, avait-il ainsi prononcé son nom ? Leurs existences ne se croisaient pas, et puis il y avait entre eux ces années perdues, de part et d'autre du mur érigé par leur mère. Le phtisique, d'un côté, et de l'autre, le petit miracle.

Il sortit sous le soleil, marcha vers le nord. Ecrasée, la lande miroitait à l'infini, sous des ondes de chaleur. Ainsi l'horizon se dissimulait-il au regard. Il eut envie, soudain, d'y aller voir de plus près, jusqu'à cette ligne floue qui dansait, là-bas. Il y dormirait, même, comme souvent, en été, au creux de quelque vasque abandonnée par le marais, le temps d'une sécheresse.

- Cambronne !

Le chien accourut. L'appel voulait dire errance, plusieurs jours, peut-être, à chasser, et il aimait cela.

- Pour l'Argilière, on verra, hein mon vieux lui dit son maître, « demain, peut-être ».

CHAPITRE 2

Debout au pied du lit, appuyé sur sa jambe gauche, immobile et comme pris par un songe profond, Adrien Capestang ouvrait à demi ses yeux sur le corps décharné de son frère Jean, indifférent aux gestes du médecin. L'homme était penché vers l'enfant, palpait avec attention le cou décharné, la mandibule, et les salières creusées derrière les clavicules.

Petit-Jean était retombé dans un coma agité, donc "vivant", d'après le docteur Marsan, ce qui ne consolait pas grand monde, et semblait laisser Adrien indifférent.

- Souffres-tu, dans ton sommeil ? se demandait pourtant ce dernier.

A vingt ans passés, Adrien ressentait encore, chaque jour que Dieu lui accordait, les suites douloureuses autant qu'invalidantes de sa tumeur blanche, une tuberculose du genou contractée alors qu'il avait à peine sept ans. Une boiterie, basse, hideuse au point de ne laisser voir qu'elle, au moindre pas, la stigmatisait.

Il avait passé la nuit précédente en lisière de forêt, sous une veste de berger. Fatigué par son travail de la veille, puis par sa chevauchée solitaire jusqu'au-delà du fleuve Adour, il sentait bien, à force de rester ainsi debout, la faiblesse qui lui faisait fléchir son genou droit petit à petit.

Même en prenant appui, de temps à autre, sur sa canne de vieillard qu'il haïssait, il savait bien que cela irait jusqu'au blocage. Il devrait alors s'asseoir. Il fallait retarder le plus possible cette défaite.

Il contemplait son petit frère, et n'éprouvait pour lui ni peine ni inquiétude, rien qu'une vague curiosité à le voir ainsi défait ; ses joues creusées, la langue, sèche au point de se racornir, les orbites ombrées comme un maquillage de loir ou de vache d'Aubrac, lunettes brunes auxquelles il aurait manqué les branches, tout paraissait cheminement de la mort à l'intérieur de Jean, tel qu'il l'avait vécu, lui aussi, dans sa propre chair.

- Souffres-tu, petite chose ?

La maladie avait détruit le genou d'Adrien, au prix de douleurs intenses, de fulgurances que les médecins d'Hendaye qualifiaient d'"exquises". Nées en un point de l'articulation, chaque jour différent, elles martelaient leur matière, à le faire hurler, ce dont il ne se privait guère.

- Souffres-tu, Jean Capeatang ?

Oui, Jean Capeatang souffrait lui aussi, cela se devinait aux grimaces qui de temps à autre déformaient son visage, aux raucités que ses lèvres craquelées laissaient échapper, par vagues, au vieillissement visible qui faisait de sa vie un raccourci effrayant.

Lorsqu'il vit sa mère entrer dans la chambre, Adrien recula, d'instinct, son béret serré entre ses doigts, et s'inclina, comme lorsque, enfant, il voyait le père Lafitte élever le calice à l'église de Montaut.

- Ah, tu es là, lui dit-elle simplement, on t'attend depuis hier, et accoutré, Seigneur, cette toile rayée.

- Votre Petit-Jean est reparti dans son taphos, lui dit Marsan. Nous essaierons de lui faire absorber un peu de cette Aspirine avec laquelle je vous soigne, ajouta-t-il. Elle possède

en effet des vertus anti thermiques, nous en sommes certains, maintenant. Pour l'instant, nous allons le baigner à nouveau.

- Aide, je te prie, Adrien, puisque tu es enfin là, ordonna sèchement Marie-Marthe.

Le jeune homme s'approcha en du lit en claudiquant. Il s'agissait de déshabiller Jean, et de le plonger dans la baignoire pleine d'eau froide installée près de lui.

Marie-Marthe avait rameuté du personnel, Yvonne, la servante qui avait vu naître tous les enfants de sa maîtresse, et Justine, une soubrette qui faisait le ménage à l'étage, dans une chambre voisine. Le Docteur Marsan vérifia que la température du bain ne dépassait pas dix-sept degrés - au-dessus, la méthode ne donnait rien -, versa quelques brocs d'eau froide, puis, à quatre, l'on souleva le jeune homme avant de l'immerger jusqu'au cou.

Un malade lucide eût hurlé, sentant la mort s'emparer de lui, puis se fût apaisé en quelques minutes, car tels étaient les effets successifs de ce traitement. Comateux, incapable d'exprimer son possible bien-être, Jean Capeatang fut retiré de la baignoire dès qu'il eût commencé à frissonner suffisamment fort pour asperger l'entourage, puis allongé à nouveau sur son lit. Le médecin vérifia que les brutales variations de température n'avaient pas, comme cela arrivait parfois, entraîné quelque irréversible lésion du cœur.

- Ca tient, murmura-t-il, comme s'il se rassurait lui-même.

Pour le reste, la maladie conservait, hélas, son entier mystère Qu'en serait-il du pronostic cérébral, si la fièvre s'éteignait ? Que resterait-il du "biquet", fragile chef d'œuvre couvé par une mère injuste, si la marée morbide se retirait enfin de lui ?

Les gestes d'amour que Marie-Marthe prodiguait, de la main et des lèvres, à son benjamin, entraient comme autant

de dards dans la poitrine d'Adrien, fouillaient son corps de leurs pointes, remontaient vers ses épaules. Il se sentit frissonner à son tour tandis que son souffle s'accélérait, au point de le rendre audible, mêlé aux plaintes de Jean. Ainsi suffisait-il de s'allonger, brûlé de fièvre, la bouche à demie-ouverte, le regard au loin, inaccessible, pour recevoir, à défaut de la sentir, la douceur de la peau maternelle, et deviner cette supplication, " vis, par pitié, vis, reviens " qu'introduisait dans l'esprit absent du malade chacune de ces caresses ?

- Tu as tout pris dans le cœur de cette femme, pensait le boîteux, ta part, et celle qui me revenait. Et tu me réclames à ton chevet, pourquoi ? Tu me connais à peine.

Il s'appuya contre un mur, dans la semi-pénombre d'une grosse armoire. Eloigné de l'Argilière, par la maladie d'abord, puis par le choix qu'il avait fait, quatre années auparavant, de l'exil en grande lande, et de la solitude, il découvrait le degré d'intimité qui liait sa mère à son autre fils, et le déchirement que la menace de le perdre provoquait en elle. Les aînés même, Louis, qu'un partage de batteuse à vapeur entre des métairies voisines retenait ce jour-là à Brocas, avec son père, et François, n'y avaient jamais eu droit. Quant à Agnès, il suffisait bien qu'elle ait appris, loin de l'école publique, à lire et à écrire, à tenir maison et domesticité, à jouer du violoncelle et à broder le lin aussi bien que les métayères, pour espérer en prime de la tendresse.

Sur le lit, Jean Capeatang paraissait légèrement apaisé, après le bain. Désœuvrée, la servante Yvonne s'approcha d'Adrien. Il avait été son préféré à elle, avec sa douleur, aussi, lorsque encore enfant, il avait quitté la maison pour les établissements de cures du bord de mer. Elle lui sourit. Elle, savait ce que le troisième des fils Capeatang avait enduré. Elle connaissait les raisons du silence au fond duquel

il se dissimulait quand - évènement rare - Augustin, le cocher, le ramenait pour quelques jours à l'Argilière. Même Joseph avait semblé à cette époque avoir peur de lui, de la déformation progressive de son genou, de la maigreur de sa cuisse et de sa jambe. C'était là un effroi que l'on n'avait pas su masquer, comme on s'était refusé à prononcer le mot qui hantait pourtant les esprits : infirme.

L'infirmité, c'était bon pour les autres, les petits, ceux des fermes, de la forêt ou des usines, pied-bot et becs-de-lièvre, phocomélies, pattes folles, et jusqu'aux démences qui poussaient les plus atteints à l'entrée des bourgs et des hameaux, pantins à l'obscur discours, amusants, parfois, inquiétants, le plus souvent.

- Pauvres bougres, compatissait Marie-Marthe.

Mais un Capeatang, ainsi dégradé, sous le toit de l'Argilière, Dieu Tout Puissant, qu'avait-elle fait pour en être ainsi affligée ?

- Mon petit, chuchota la servante, en effleurant la joue d'Adrien de ses doigts tremblotants.

Il lui rendit son sourire. A vingt ans, il s'était déjà sculpté sa physionomie d'adulte. Des joues haves qu'occupait une barbe de plusieurs jours, des yeux rapprochés, noirs, aux lueurs inquiètes, une moustache courte, donnaient à son visage un aspect sauvage, et l'air des charbonniers de la lande lorsqu'ils quittaient leurs brasiers, un peu hallucinés. Quant à son corps, il offrait au regard les stigmates de la maladie, le thorax, maigre, comme les bras, et, sous des hanches étroites, le reste, qui se traînait presque au sol.

François, puis Agnès, accompagnée de Montabaud, étaient entrés dans la chambre. bercé par sa mère en pleurs, inerte, Jean Capeatang râlait son discours de mourant. Adrien recula jusqu'au mur, contre lequel il prit appui. Les mains de Marie-Marthe parcouraient sans relâche le visage du malade.

Quelle sensation pouvait-on retirer d'un tel geste ? Comme c'était étrange. Adrien ferma les yeux. Des choses remontaient de sa mémoire, longtemps enfouies, le même docteur Marsan, en chemise, manches retroussées, c'était donc l'été, déjà, et les larmes de Marie-Marthe, les mêmes...

Il est parfois dans les familles les plus chrétiennes, les plus aptes en apparence à gagner un jour le paradis des honnêtes gens, de flamboyants ratages, des laissés pour compte que rien n'explique. Que s'était-il passé dans celle-là, qu'aucune oreille, même la plus indiscreète, n'entendit, qu'aucun regard, même le plus exercé, ne saisît ? Des êtres à la réputation que rien n'entame s'agenouillent, paisibles, dans les églises, quand leur propre chair, rejetée sur le parvis, hurle d'invisibles souffrances, d'inexpiables rancœurs. Ainsi d'Adrien Capeatang, le Scrof, le tubard que l'on s'étonnait de retrouver en vie quand la maladie, la solitude et l'ennui en avaient fait un spectre flou, à la dérive loin du vaisseau familial.

Il n'oublierait jamais. Comment oublier ? A la toute fin du siècle, âgé de huit ans, il avait senti au fil des jours sa jambe s'engourdir, tandis que peu à peu son genou gonflait, sans douleur particulières. Tuberculose. Le mot était venu, très vite, dans la bouche du docteur Marsan. Moins d'un mois plus tard, le petit malade, qui jamais plus ne remettrait les pieds dans un collège, s'était retrouvé à Hendaye, parmi une centaine de semblables. En cure, puis en pension, pour dix ans.

Alors la maladie avait creusé entre sa mère et lui le fossé de la peur. Au début, il y avait eu les visites que Marie-Marthe faisait entre les hauts murs gris du sanatorium. Intéressée par son fils et par lui seul, elle n'avait guère prêté attention à son entourage de tuberculeux osseux plus ou moins bancals, plus ou moins phthisiques, allongés, que

ponctionnaient les médecins, et qui parfois, d'un couloir à l'autre du morne établissement, poussaient leurs cris de terreur. L'ennui des longues journées passées à veiller un enfant qui peu à peu s'enfermait dans le mutisme, avait éveillé en elle le sentiment qu'Adrien appartenait à une espèce d'enfants en marge, que la société casernait là pour s'en protéger. Ignorante des choses de la médecine, elle découvrait, de mois en mois, le ravage que le bacille faisait sur son fils. Quelqu'un, un jour, avait prononcé le mot contagion.

Jean allait naître. Le docteur Marsan avait déjà conseillé à sa patiente, alors âgée de plus de quarante ans, d'éviter autant que possible la demi-journée de voyage entre Montaut et le Pays Basque, même en voiture automobile. La route était en fort mauvais état, creusée de rigoles et de nids-de-poule, dangereuse pour un ventre déjà fatigué par quatre grossesses, et puis...

- Et puis, mon cousin ?

- Ces pauvres enfants d'Hendaye...

Marsan hochait la tête, gêné, avec l'air de détenir quelque secret.

-... ils hébergent le microbe, comprenez-vous...

- Et bien quoi ? Il y a un danger ?

- Si vous-même contractiez la maladie, oui, sans aucun doute.

- Mais pour moi, seulement...

- Non, j'en ai peur, aussi vous conseillerais-je, pour les quatre mois de grossesse qui vous restent, de demeurer à l'Argilière, et de n'en point bouger, sauf pour de courts trajets, Saint-Sever, Montfort... Mont-de-Marsan, c'est déjà loin pour vous, alors Hendaye, ce bout-de-France...

Ainsi la maladie d'Adrien pouvait-elle se transmettre à l'enfant à naître. Et quel enfant ! Celui dont elle sentait déjà, dans les profondeurs de ses entrailles, le fort désir de vivre. Il

viendrait à la fin de l'année 1900, comme un symbole du temps ainsi recommencé, pour lui rendre sa jeunesse, près de vingt années après la naissance de Louis.

Tant pis pour Adrien, trop malade, dangereux. Il n'aurait qu'à lire ses lettres, veillé par les infirmières d'Hendaye. Verrait-il l'image de sa mère se noyer dans les brumes de l'oubli, sombrer, tel un chalutier, au large de la dune basque ? Marie-Marthe avait choisi de ne plus se poser cette question, elle était désormais incapable de voir au-delà de son ventre arrondi. Adieu la chrétienne compassion, la charité, la raison, l'amour, même, pour celui qu'elle laissait. En lui fermant, du fond de sa phobie, la porte de l'Argilière, elle le condamnait à guérir seul, entre cracheurs de sang, déformés de la hanche ou de la colonne vertébrale, pour dix longues années. Ainsi échut-il à des mères qui n'étaient pas la sienne d'accorder à Adrien, au hasard de promenades sur la plage, un peu de la chaleur et de l'amour qu'elles partageaient avec leurs propres enfants.

De ce temps arrêté, Adrien faisait le compte, au chevet de son frère gémissant, et sa gorge se serrait.

- Bien sûr, qu'il souffre, lui chuchota Yvonne à l'oreille.

Il s'était interrogé à voix haute, et elle avait été seule à l'entendre, ce qui était, à l'Argilière, dans l'ordre des choses.

- Viens à la cuisine, lui ordonna la vieille femme.

Ils quittèrent la chambre, parcoururent le couloir de l'étage à pas lents, sans se parler, avant de descendre le grand escalier en bois verni qui conduisait aux pièces communes, aux deux salons et aux bureaux du rez-de-chaussée.

- Il t'a demandé, ce matin, lui dit-elle, tandis qu'ils longeaient un corridor sombre et frais, aux murs peuplés de gravures de canonnières et de scènes de batailles. Je crois qu'il t'aime bien, même de loin, et qu'il se demande un peu qui tu

es, peut-être même qu'il aurait envie de vivre comme toi, en bas. Tu es bien maigre, tout de même, lui reprocha-t-elle.

Ils étaient entrés dans la vaste pièce meublée de huches, de vaisseliers, d'une massive cuisinière en fonte, et aux murs de laquelle le cuivre des bassines brillait sur des étagères en chêne, de part et d'autre de la cheminée.

- Tu vas finir par te coucher la jambe sur le côté, à force ! dit la servante. Regarde-toi, mon Dieu, tu n'as plus que la peau sur les os.

Adrien haussa les épaules.

- Fous-moi la paix, *mourroc* (boule de graisse), tu me fatigues. - Boh, té, tu sais bien ce que tu fais, se défendit-elle, toi comme les autres, dans cette famille.

Elle lui présenta une assiette garnie de jambon coupé en tranches. Enfant, il raffolait de cela, au point de vider les pièces par l'intérieur, comme le lui avait appris François. Un petit trou sous la boule bien ronde de l'os, à l'abri du regard, une pointe de couteau, ou un fil de fer, et la curée pouvait commencer, sans qu'il y eût besoin d'agrandir l'orifice. A la fin, le jambon ne pesait plus que le poids de son gras, une outre emplie d'air qu'Yvonne soupesait d'un seul doigt, incrédule, pestant contre ses garnements.

- Pas faim, lâcha-t-il, tête basse.

- Eh bien, ce n'est pas mon cas, s'écria François, qui venait d'entrer à son tour dans la cuisine. Bon Dieu, la maladie me navre, pardonne-moi, Adrien, mais ce mouflet dans ses limbes, à se chercher une sortie vers le pays des anges...

- Tais-toi, sale *beromac* (garnement), le morigéna Yvonne, tu insultes ton Créateur.

François Capeatang fit asseoir son amie, puis s'installa à son tour devant la longue table de bois autour de laquelle s'organisait la vie dans cet endroit essentiel. Puis il

plongea ses doigts dans l'assiette de jambon, en s'amusant des regards filtrés que la servante lançait vers Mélanie.

- Mademoiselle Minou avalera bien un petit quelque chose, proposa-t-il.

La jeune femme avait remis de l'ordre dans l'organdi de sa robe rouge. Jolie de minois et plutôt bien faite, elle restait sagement assise, son sac sur les genoux, avec l'air d'une petite fille qui attend de quitter la classe. Adrien, à deux pas d'elle, restait figé.

- Merci, refusa-t-elle dans un sourire.

Elle séjournerait dans une chambre de célibataire. On l'avait acceptée sous le toit de l'Argilière, on feindrait donc de croire qu'elle vendait des chapeaux rue Sainte Catherine - ce qui après tout était peut-être vrai - on se féliciterait enfin, in petto, qu'elle fût, à table, discrète en parole, avant de saluer dès le lendemain le départ de la Chenard pour Hossegor, où les Capeatang possédaient, entre lac et Océan, une villa de vacances.

- Méfiez-vous de mon frère Adrien, la prévint François entre deux bouchées avides, sous ses apparences un peu rugueuses, c'est un séducteur. Il attire ses proies dans cet endroit de rêve où nous étions hier, et les tient sous séquestre, le temps de leur apprendre à chasser la palombe. Le supplice peut durer des mois, vous devez faire le guet, en haut d'un pin, et sur un pied, imiter le cri de l'oiseau en rut, manger des tartines de graisse d'oie sous des feuillages humides et dire à haute voix du mal de tout un chacun.

Mélanie souriait à Adrien. François éclata de rire, et frappa l'épaule de son frère. Cela aussi faisait partie du jeu, cette supériorité affichée par l'aîné, et acceptée par l'autre, comme si le don de quelque signe d'affection devait être aussitôt compensé par une pique, ou une simple boutade.

- Laisse Adrien tranquille, gronda Yvonne, il n'a pas besoin qu'on le moque, té, pauvrette.

- Mais je l'aime, ce bougre, se défendit François. Je ne suis pas très chrétien, moi, mais j'ai des réserves d'amour, n'est-ce pas, chère Mélanie ? C'est tout de même mieux que d'aller à confesse tous les samedis, et de se répandre en ragots le reste de la semaine, non ?

Un sourire éclaira pauvrement le visage d'Adrien. A vrai dire, sa famille recélait dans ses intimes profondeurs les mêmes zones d'ombre que bien de ses pareilles. Et l'on savait, des soirs durant, sur le ton des confidences, y digérer les nouvelles de l'extérieur, y porter jugements, et jusqu'à y jeter les anathèmes et bulles d'exclusion qui convenaient, le cas échéant.

- Rien que de bien ordinaire, lâcha François, l'air vaguement découragé.

Il contemplait sa conquête en train de picorer du bout de ses doigts fins au point de paraître arachnéens, les miettes d'un gâteau à l'anis. Adrien, lui, observait ce frère triomphant, cette sorte d'ouragan poussé par le plaisir de vivre, et porté par lui, qui balayait les conventions par lesquelles la vie à l'Argilière était régie. Ainsi les familles pouvaient-elles contenir d'aussi dissemblables destinées ? Adrien en restait estomaqué, au point que l'humeur méchante qui lui tenait compagnie depuis son départ de Iéna se diluait sous l'effet de ce charme.

Yvonne touillait un civet dont le fumet envahissait la cuisine, lorsque Marie-Marthe Capeatang entra dans la pièce. François ne bougea pas. Il mâchait, l'air pénétré, ses rogatons de jambon. Le charme rompu brusquement, Adrien se leva.

- Il est déjà deux heures au soleil, on n'aura jamais déjeuné aussi tard, se lamenta sa mère, mais mon Dieu, il y a bien une pauvre raison à cela.

Elle vint aussitôt prêter main forte à Yvonne, pour remuer la sauce épaisse du civet. Ainsi penchée sur la marmite en fonte, les cheveux blanchis par l'épreuve, elle ressemblait, dans sa robe de fermière, à sa servante, et s'en trouvait, aux yeux d'Adrien, comme un peu humanisée. Il y aurait donc une réaction, qui ne tarda pas.

- Et tous seront de ce repas, c'est bien entendu, lâcha-t-elle sur un ton rogue.

Adrien fit un pas vers la porte, tandis que Mélanie, soudain gênée, faisait mine de chercher quelque chose dans son sac.

- Et toi aussi, j'espère ! lança Marie-Marthe au boiteux, sans le regarder.

Son "j'espère", prononcé avec l'accent coupant qui la faisait craindre des plus endurcis, avait tout l'air d'un ordre. Elle aurait pu être une institutrice du genre pas commode, et donner ainsi des ordres sans avoir besoin de lever la tête.

- J'ai déjeuné, grommela Adrien.

- Ne mens pas ! Par pitié pour ton pauvre frère, qui se meurt, fais cette chose utile, écouter ce que ton père a à te dire, ce n'est tout de même pas si compliqué.

Adrien croisa le regard de François, qui se voulait apaisant, et se mordit les lèvres. S'il n'avait pas fait le voyage en Chalosse pour assister Petit-Jean, sa mère serait-elle venue le chercher en Grande Lande ? Peu probable. Elle aurait tempêté, de loin, contre ce rejeton qui la navrait, quoi qu'il fit, et lui, tranquille, se serait épargné d'être ainsi traité comme un gouyat de quatorze ans.

François se leva, vint lui donner une tape sur l'épaule, amical.

- Père est sur l'Oustaou, on va à sa rencontre.

Adrien se raidit. Il sentait la main de son frère enserrer sa nuque, c'était comme une caresse, mais

douloureuse en même temps. Personne, jamais, ou peut-être une fois ou deux, Joseph Capeatang, à Hendaye, au moment du départ, n'avait eu pour lui ce geste.

- Viens, lui dit François à voix basse, on va faire un tour dans ce bel été, et avec la Chenard, ajouta-t-il, l'air gourmand.

"Mademoiselle Minou" s'était levée, sans doute soulagée de n'avoir plus à affronter le silence qu'avait établi entre elles deux la maîtresse des lieux sans la moindre aménité. François la prit par le bras, poussa Adrien devant lui.

- Je n'irai pas, déclara ce dernier lorsqu'ils furent dans le couloir.

- A ta guise, caboche, soupira son aîné, moi, en tout cas, j'ai besoin d'air, même bouillant.

CHAPITRE 3

*J*oseph Capeatang descendit du coupé attelé d'un cheval, imité quelques instants plus tard par son fils Louis. Les deux hommes se ressemblaient, pareillement grands et massifs, sous les mêmes redingotes de toile grise, coiffés tous deux de chapeaux de paille. Le père marchait à pas comptés, courbé, sans canne, le fils, mains derrière le dos, le suivait à un demi-mètre.

Augustin Tauya, le fils cadet du métayer de l'Oustaou, accourut vers eux, s'inclina en les croisant, et prit les rênes de l'attelage, tandis que les deux hommes se dirigeaient vers la maison.

- Ils battent, derrière, les prévint-il.

A bout d'un chemin empierré, sur une crête dominant collines, vallons et fermes moins haut situées, l'Oustaou était une lourde construction de bois et de torchis, sans auvent d'entrée. Sa façade égayée par des colombages était percée, sous les volets grands ouverts d'un grenier, de deux fenêtres, autour d'une porte étroite devant laquelle les arrivants s'arrêtèrent. Le bruit régulier des fléaux leur parvenait, mêlé aux murmures des batteurs.

Des femmes, une demi-douzaine, étaient réunies dans la pièce commune, autour d'une longue table rectangulaire, préparant une collation pour les hommes.

Lorsqu'elles eurent identifiés les visiteurs, il y eut un envol subit de jupes noires et de chignons tressés.

- Oh, pardi ! ces messieurs !

Joseph Capestang entra, son chapeau sur la tête, qu'il posa sur la table après avoir humé, les yeux mi-clos, la fraîche pénombre de la pièce. Déjà Madeleine Tauya donnait ses ordres. Des chaises, pour les maîtres, et à boire, aussi, ce qu'accepta le vieux Capestang, d'un hochement de tête satisfait.

- Il faut prévenir Maurice, et les autres, souffla une femme.

- Non, laissez-les, nous irons les voir tout de suite, l'arrêta le Maître.

Le silence se fit dans la pièce, et les bruits du battage emplirent l'espace. Les femmes, statuaire sombres, demeuraient immobiles, la maîtresse de maison, petite, mate de peau, les mains ouvertes sur le drap de sa jupe, les autres, têtes baissées, à attendre un ordre. Les Tauya avaient repris la métairie en Novembre 1913. Ils remplaçaient une famille nombreuse déplacée vers une ferme plus importante. Jusque là, leur condition d'ouvriers agricoles en Pays d'Orthe les avaient soumis aux aléas de l'embauche. Ce bail leur assurait à présent un quotidien moins hasardeux, et leurs proches, conviés aux travaux d'été, en profitaient.

Louis Capestang était resté debout aux côtés de son père. Il importait, chez des gens recrutés de fraîche date, et que l'on connaissait à peine, de ne pas se laisser aller aux familiarités volontiers joyeuses qu'autorisaient les sujétions plus anciennes. Certaines familles s'étaient installées sur le domaine un siècle et plus auparavant. On savait tout d'elles. Là, sur cette belle propriété de quelques trente hectares, nouvellement occupée, les relations entre employeurs et employés conservaient la distance convenable.

Joseph Capestang paraissait fatigué. Il gardait les yeux clos en vidant, à petites gorgées, son verre de claverie rouge.

- Et Monsieur Jean, comment se porte-t-il ? hasarda, presque à voix basse, Madeleine Tauya, cette mauvaise fièvre, diou biban ...

- Il va, il va, répondit le vieil homme.

- Nous prions bien pour lui, affirma la métayère.

Joseph Capestang hocha la tête, en signe de remerciement. Un rai de lumière tombait obliquement sur la table de la pièce commune. Des mouches y bourdonnaient, dans la poussière. Dehors, c'était l'heure de plomb, que pourtant les hommes occupaient à battre le grain, sans désespérer.

- C'est la dernière vendange de ce vin-là, regretta son hôtesse en tendant vers Capestang la cruche qu'il repoussa de la main, doucement.

- Eh, té, nos pauvres vignes, renchérit le Maître, on a beau leur passer dessus de la bouillie bordelaise, la bestiole est la plus forte.

A travers toute la Chalosse, le phylloxera réduisait depuis une dizaine d'années le vignoble comme une peau de chagrin. La maladie dessinait une ligne de front qui avançait, inexorable, ondulait d'une colline à l'autre, et livrait à la boue et à la caillasse les parcelles détruites.

- C'est ainsi, soupira le visiteur. Mon fils Louis fera planter du porte-greffe américain. Il semble que ce soit la seule solution. Ah, mes amis, nous sommes bien loin des récoltes de 93.

Et les fronts s'inclinèrent, alourdis par les fatalités en cours.

Lorsque le vieil homme, son verre de vin avalé, se fut levé, les femmes, soulagées, lui firent escorte jusqu'à l'aire

de battage, où s'activaient six hommes, par équipes de deux. Pantalons de toilé rayée retroussés à mi mollet, chemise ouverte sur leurs poitrines ruisselantes, ils avançaient le long des andains, frappant les épis de leurs outils articulés. A leur tour, ils aperçurent les maîtres et cessèrent leur besogne. Joseph Capestang leur fit signe de poursuivre, mais le métayer Maurice Tauya vint vers lui, et le salua, empressé.

- Tout va bien, mon ami ? demanda Capestang.

- Oui, monsieur Joseph, les choses vont comme il faut. Le temps est avec nous, regardez, le grain est tellement sec qu'il se détacherait sans même être battu.

Il était maigre de visage comme de thorax, les yeux, strabiques, tant ils étaient rapprochés, de part et d'autre d'un nez en lame de couteau. Il se pencha, racla la terre de la main, et exhiba sa moisson.

- Il est beau, aussi. Té, monsieur Louis prenez-en dans la main. Une bonne année, vraiment. Nous aurons fini ce soir.

Louis Capestang tendit la main, reçut le blé dans sa paume ouverte, une manne dorée qu'il laissa doucement filer. Déjà les femmes, inaptées au battage proprement dit, ajoutaient des paillers à ceux qui s'alignaient le long de l'aire. Louis s'approcha de l'un d'eux, et en vérifia soigneusement le lien. La paille, dans son entier, était pour le propriétaire, tandis que le grain se baillait aux deux-tiers, trois sacs sur cinq pour le métayer.

Tauya voulait ajouter quelque chose, mais n'osait ouvrir la bouche, et restait là, le chapeau dans une main, se lissant de l'autre la moustache, fixant son maître entre col et ceinture.

- Qu'y a-t-il ? lui demanda ce dernier, tandis que son fils commençait le compte des sacs de grains, sous le regard vaguement inquiet des femmes. Et bien, dites, mon bon.

- Nous savons... nous savons, s'enhardit le métayer, au bout d'un long silence, que la batteuse à vapeur a travaillé toute la semaine à Bourrudes, à Maisonneuve, à Gardères, dans vos maisons, là-bas, jusque sur Saint-Aubin. Nous, on n'a pas pu obtenir que la machine vienne jusqu'ici.

Maurice Tauya balayait du bras la campagne environnante, celle qui se voyait de l'Oustaou, et celle des vaux limitrophes, qui ne se voyait pas, toutes deux propriétés, à quelques arpents près, du vieil homme. Il disait "nous" comme s'il défendait une tribu assiégée. Son ton s'était affermi, comme son dos, qui se redressait au fil du discours.

- Et bien? fit Joseph, agacé par ce qu'il pressentait comme une récrimination.

Des batteuses au charbon, il y en avait à peine six, pour tout le canton et sa centaine d'exploitations. Les propriétaires se les prêtaient, ou les louaient, selon la qualité de leurs relations, quant aux métayers, ils en faisaient la demande et devaient attendre leur tour, battant au fléau lorsque le temps se mettait par trop au mauvais.

- Et bien... rien, monsieur, dit Tauya, dépité.

- Il fait grand soleil, cette année, éluda Capestang, et ça dure. Regardez-moi ce ciel, il n'y est pas passé un nuage depuis plus de quinze jours. Si nous avons autant de chance pour la vendange, sur Montfort, alors oui, l'année sera sauvée. Vous en avez terminé avec le seigle ?

- Oui, monsieur.

- Faites voir, je vous prie.

« Je vous prie ». Le ton était celui d'un ordre, une formule de politesse qui remettait à plus tard la suite de la discussion. Les trois hommes se dirigèrent vers une borde au toit de chaume devant laquelle s'alignaient, par dizaines, des sacs pleins de grain. Tauya en délia un, qu'il ouvrit, et présenta sa moisson.

- On l'a débarrassé de l'ivraie, de la vesce, et de quelques bestioles, annonça le métayer, apparemment satisfait. Oh, té, les femmes y ont travaillé, oui, et bien, je vous l'assure, ajouta-t-il, comme s'il s'agissait pour lui de vanter les qualités de son gynécée à la louée de Suzan, la Foire du 29 Septembre où l'on embauchait les domestiques.

- Le grain est beau, c'est vrai, admit Louis Capestang, de sa voix un peu haut perchée, surprenante pour une pareille carrure.

Convenablement battu, débarrassé de ses semences noires, et dépoussiéré, le seigle avait en effet bonne allure. Une centaine d'hectolitres attendraient là le partage de la fin Juillet. Deux sacs pour le propriétaire, et trois pour le métayer. Telle était la règle essentielle du bail à colonat partiaire qui régissait depuis une trentaine d'années - en vérité, depuis la nuit des temps, jusqu'à ce que l'on se fut décidé à les écrire - les rapports entre les possédants de Chalosse et leurs fermiers.

- Désirez-vous voir la basse-cour, Monsieur Joseph ? demanda Madeleine Tauya, qui les avait rejoints.

Joseph Capestang fit non de la main. Il se souvenait des trois paires de poulets que la femme lui avait apportées à l'Argilière, pour Pâques, et des deux douzaines d'œufs qui les accompagnaient. Poulardes et chapons lui seraient offerts en fin d'année, en même temps que le jambon, la langue et un pied de chacun des deux cochons de l'Oustaou.

- Combien d'oies engraissez-vous, cet automne ? demanda le Maître.

La femme dû effectuer un calcul mental qui lui rida le front, avant d'avancer le chiffre d'une douzaine, ce qui fixait à deux la part de l'Argilière. Tauya approuvait en silence. Louis Capestang parla des dindons, qu'il ne faudrait pas oublier non plus, un sur quatre pour les propriétaires. Ainsi les paysans pouvaient-ils, sans avoir besoin de recourir au